

GASTON CALMETTE

Directeur-Gérant

Rédaction du Supplément

Régis GIGNOUX

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

26, Rue Drouot, Paris

LE FIGARO

DE LA JEUNESSE

Abonnement Spécial

Par an
France..... 5 Fr.
Union Postale.. 6 Fr

Pour la Publicité :

S'adresser 26, rue Drouot
à l'Hôtel du "Figaro"

ou chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, Place de la Bourse

SUPPLÉMENT GRATUIT POUR LES ABONNÉS DU "FIGARO" QUOTIDIEN

Sommaire

Petits Princes..... MARIE-CH. CROZE
Un Jeune Artiste Nègre..... J. H.
Les Plaisirs de la Maison..... THÉRÈSE
DE CHANTONNAY
Pour Jouer au Cerf-Volant..... GEORGE DELAW
De la Classe en Etude..... ANDRÉ DORIS
A la Mer!..... FLUX et REFLUX
Les Sports..... FRANTZ-REICHEL
Notre Concours de Devinettes.
Une Bonne Leçon..... JEANNE DORTZAL
(Comédie inédite.)

Feuilleton :

Le Ballon fantôme..... J. DES GACHONS

Illustrations dans le texte de :

GEORGE DELAW - FLUX - KARAMOKO, ETC.

PETITS PRINCES

Pourquoi qu'y n'ont pas amené leurs gosses? — disait l'autre jour une brave femme du peuple, au moment où les souverains belges, arrivant à Paris, sortaient de la gare du bois de Boulogne : « ça serait bien plus gentil ».

Cette femme, une mère, sans doute, avait pleinement raison, ce serait, en effet, « bien plus gentil ». Notre capitale, si prodigue d'acclamations pour les uniformes éclatants des rois et les visages gracieux des jeunes reines, ne se montrerait-elle pas encore plus enthousiaste au passage de jolis bébés bruns ou blonds?

Rappelons-nous l'accueil délirant fait à la grande-duchesse Olga, lors des premières fêtes franco-russes?

De graves questions d'étiquette ou de protocole s'opposent peut-être à la réalisation de ce vœu populaire. Pourtant, cela rendrait plus attrayantes pour les majestés en voyage les fêtes qui leur sont offertes, et dont tout l'éclat n'empêche pas la pensée des mamans inquiètes de se reporter, sans cesse, vers les petits laissés seuls au palais.

Que font-ils, là-bas, sous la garde stricte des précepteurs et des gouvernantes?

Ils s'ennuient. Ils pensent avec tristesse que, s'ils n'étaient pas princes, ils pourraient, eux aussi, visiter ce beau Paris dont on leur parle tant.

D'autre part, s'ils n'étaient pas princes, ils n'auraient pas l'espoir de s'y voir un jour salués par de nombreux coups de canon.

Mais les espérances ne sont rien pour les héritiers d'un trône. Dans leur vie, tous les devoirs sont au présent, tous les plaisirs au futur. On ne les entretient que de gloires futures, de puissance future, de voyages futurs; la plus mince réalité, grain de mil du coq de la fable, ferait bien mieux leur affaire...

Les petits princes s'ennuient et regrettent que leur mauvaise étoile les ait fait naître dans une condition tellement supérieure aux autres. Ils ne connaissent pas encore les compensations du métier du roi, ils n'en ignorent aucun ennui.

Les petits princes sont comme tous les enfants : ils désirent toujours ce qu'ils ne peuvent pas avoir, mais ils ne peuvent obtenir la plupart des choses que désirent ou obtiennent les autres. Leurs berceaux sont « historiques », ornés de précieuses dentelles; de grands cordons barrent leur frêle poitrine, à l'âge où l'on ne porte pas encore de culottes; quelquefois même des grades de colonel récompensent des services qu'ils n'ont pu rendre que dans l'armée des sabres de bois. Leur « Maison » comporte de nombreux serviteurs et un nombre plus grand encore de professeurs éminents; ils apprennent la tactique, la diplomatie, la philosophie de l'histoire, etc. Ces précieux avantages ne les séduisent qu'à demi.

Autrefois, au temps où les enfants se passionnaient encore pour les contes de

fées, ils se représentaient volontiers les rois et les reines comme les plus heureux des mortels, toujours vêtus de beaux manteaux d'or ou écarlate et possédant tout ce qui peut faire envie. Il leur arrivait de dire avec regrets : « Si j'étais roi, j'aurais fais ceci. » Et on les mettait en garde contre ces songes creux en leur démontrant la vanité et le vide des existences princières.

Mais aujourd'hui, petits garçons et petites filles sont pratiques. Ils rêvent de sports, d'automobiles, d'aéroplanes, de liberté et de voyages, ils ne songent pas à ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été roi ou reine, ils pensent même qu'il n'y aurait rien de si ennuyeux.

C'est pour cela que nos lecteurs, peuvent s'apitoyer sur leurs frères malheureux, les petits princes! Car, eux aussi, sont des enfants modernes, pensant comme eux, ayant les mêmes désirs. On leur a retiré le manteau doré des légendes, on ne leur a pas encore donné la liberté des petits américains. Ils doivent, comme le roi d'Espagne, attendre leur majorité pour conduire une automobile, et rares sont les souverains empressés, à l'exemple du tsar de Bulgarie, à faire monter en aéroplane leurs jeunes fils.

Quant aux autres, que la couronne attend sans les attirer outre mesure, ils préfèrent votre sort, heureux collégiens envolés en famille vers la campagne ou vers la mer.

Marie-Charlotte Croze.

Echos

Il y a quelques jours, l'administrateur postal d'Eaux-Bonnes trouvait, dans la boîte aux lettres de la poste, une petite enveloppe portant l'adresse suivante : « Au Bon Dieu ». Ne sachant comment la faire parvenir à sa destination, il l'ouvrit et en retira la lettre que voici, dont nous respectons l'orthographe :

Aubonne, le 7 juillet 1910.

Chère Bon Dieu,

Nous sommes désolé, voulu avoir la bonté de nous envoyer le soleil. Pour que la grand mère puisse s'asseoir sur le banc devant la maison. Qu'on puis ramassé notre foin et notre graine pour qu'on aie du pain pour cette hiver, car on mourra de faim, et les cerises qu'on ne peut pas cueillir parce que tu envoies toujours la pluie. Ta petite fille qui t'aime,

Nous t'aimerons bien et nous ne te désobéirons plus, s'il te plaît, exauce nos prières.

Le Bon Dieu n'a pas encore fait connaître sa réponse : mais elle sera bien certainement favorable à la prière de la petite fille.

Esprit pratique.

Le roller-skating — sport abandonné depuis de nombreuses années — fit fureur l'hiver dernier. Les skating-palace sortirent de terre.

Mais les potaches, que passionnait le nouveau sport, s'aperçurent très vite qu'il était assez onéreux. Beaucoup devaient accomplir des miracles d'économie pour se livrer, tout leur soûl, à leur exercice favori.

L'un d'eux eut un jour une inspiration du ciel. Il rassembla ses camarades, élèves comme lui d'un lycée proche de la gare Saint-Lazare, et leur proposa de fonder un skating-club. « Les compagnies de chemins de fer, leur dit-il, accordent des réductions aux familles nombreuses. Les skating-palace ne manqueront pas de consentir un rabais au club qui leur garantira un nombre suffisant d'habitues. »

On l'acclama. Il réunit plus de cent adhésions et s'en fut tout bravement, la liste des sociétaires dans sa poche, rendre visite au directeur d'un établissement voisin.

Celui-ci se laissa séduire et le skating-club est à même aujourd'hui d'assurer à ses membres des conditions qui « défient toute concurrence? ».

DEVINETTE

Qu'est-ce qui est moins lourd qu'un Œuf et plus gros qu'un Bœuf?

Le Chat Botté.

Un Jeune Artiste Nègre

J'étais récemment au Sénégal.

Je flânais sur le marché indigène de Saint-Louis.

Ce marché est pittoresque. Saint-Louis est la ville capitale de la colonie. Aussi les nègres y viennent de toute province pour y vendre leurs produits et pour y

Sénégal pour l'édification de nos sujets musulmans.

J'ai acheté les dessins qui représentaient des animaux.

Puis j'ai demandé qui les faisait.

— C'est mon garçon, me répondit la marchande avec fierté.

J'obtins que cette négresse me conduisit dans sa maison et me présentât son fils, le jeune artiste.

Il a nom Karamoko.

C'est un bon petit diable d'une dou-



acheter ceux des autres. Cela donne au marché une animation bien faite pour intéresser le voyageur qui arrive d'Europe.

Je prenais plaisir à voir tout ce qu'on achetait dans la lumière et dans le bruit.

Il se vendait là toutes sortes de choses, même des œuvres d'art!

Au milieu d'un tas de chiffons multicolores, près d'un stock de ferraille, à l'om-

brage d'années. Il a de bonnes notes à l'Ecole française.

Pour le dessin, croirez-vous?

Non point!

Le maître prétend, en effet, que ce que le petit nègre dessine et colorie n'est pas digne du nom de dessin.

Moi, j'ai pensé le contraire.

D'ailleurs, je vous fais juge de la question.



bre d'un amas de pastèques et de noix de coco, je vis des dessins coloriés dont le style naïf et la violente enluminure piquèrent ma curiosité.

Les uns représentaient des animaux.

Les autres étaient des copies de ces images turques et persanes de sainteté que les marchands syriens importent au

Les illustrations qui accompagnent ces lignes sont, en effet, l'œuvre de Karamoko.

L'écolier de Saint-Louis a dessiné spécialement pour moi les groupes qui représentent une famille noire et une famille blanche.

J. H.

Les Plaisirs de la Maison

XIII

Ce fût sous le soleil le plus brillant et par le plus beau temps du monde que l'automobile déposa toute la famille près des marches du perron. Quelle arrivée joyeuse ! Toute la bande des petits voyageurs retrouvait leurs amis de l'an passé et c'était, tantôt un cri de surprise, tantôt une exclamation heureuse qui retentissaient ! Les premières effusions passées, chacun voulût parcourir la propriété, retrouver son coin de prédilection, revoir sa bête favorite ; on forma de vastes projets pour le lendemain.

Aussi le soleil était-il levé depuis peu, quand toute la troupe s'achemina au jardin.

Chaque enfant y possédait un coin de terre qu'il avait, aux vacances de Pâques, bêché puis ensemencé. Une petite fille avait souhaité des marguerites, des pensées et du réséda qui embaumait ; une autre avait voulu des capucines une « chevelure de Vénus » ; enfin, une troisième préférait les liserons, le pétunia et des myosotis. Il s'agissait de se rendre compte si tout avait bien poussé.

Ma foi, aucune surprise désagréable ne les attendait, et si quelques fleurs avaient souffert de la température trop froide, il était aisé, par des soins constants, de tout remettre en bon état. Fort heureusement, le jardinier passait par là, qui, de ses bons conseils, guida les hésitations des novices. Et la matinée s'acheva à réparer les méfaits du temps. Après un repas bien gagné qui permit à tous les amis de se reconforter, on courut à la ferme. Là aussi, ils étaient propriétaires ! Une petite partie des bâtiments leur appartenait. Dans l'entrée était la cuisine avec un fourneau et une cheminée de pierre ; à côté une laiterie, une buanderie ; puis, plus loin, c'était la petite étable où chacun logeait son mouton ; les jeunes chiens, les chats y trouvaient aussi asile.

Après tant de mois d'abandon, il était fort nécessaire de remettre sur pied toute cette installation. Le potager réclamait de petits hommes, la maison voulait de petites femmes. Et tous, avec l'ardeur du jeune âge, décidèrent de ne pas remettre au lendemain ce qu'ils pouvaient accomplir le jour même. Quelle admirable raison ! et que j'aimerais quelquefois la voir mettre en pratique pour des choses plus ennuyeuses ! Sans perdre un temps très précieux, voici venir la bande masculine ; la bêche sur l'épaule, le râteau à la main. Allons, jardiniers, courage. Les choux, les carottes, le persil et l'oseille demandent vos bras généreux. Pendant votre labeur, la maison se fera belle, et quand vous reviendrez, elle vous sourira à travers sa beauté.

A votre tour donc, fermières en herbe, montrez votre diligence et votre amour de l'ordre. Mais, comme il faut un seul gouvernant, il est nécessaire d'élire celle qui dirigera tout le monde ; à l'unanimité ce fût Marie-Antoinette qui recueillit les suffrages.

D'ailleurs, ce n'était que justice, elle était l'aînée et puis elle portait précisément le nom de la reine de Trianon ! Telle cette dernière devait commander à la princesse de Lamballe et à Madame Elisabeth, telle notre petite amie se mit en devoir de gouverner ses dames d'honneur. A l'une, elle ordonne de sortir les meubles et de les laver à grande eau ; à l'autre elle confie la vaisselle ; une troisième est priée de frotter les cuivres. Les ordres sont aussi vite exécutés que le permettent les petites mains des travailleuses, et je ne sais pas si la Grande-Fermière, elle-même, était obéie avec une semblable rapidité. En un clin d'œil, voilà le linge rangé ; le métal brille, les bois reluisent ; dans les pichets de faïence, de grosses touffes de fleurs champêtres achèvent de donner à la demeure paysanne un air de fête et de bienvenue.

Un temps de repos, puis nos ménagères n'oublient pas qu'à cinq heures, les hommes reviendront pour le goûter. Il faut que tout soit prêt, car elles savent déjà que ceux-ci n'aiment pas attendre. Sur la table rustique, une grande nappe de toile est jetée, les assiettes et les bols prennent leurs places, les serviettes se trouvent à l'endroit désigné. Une imposante jatte de crème voisine avec la grande miché de pain. Les fraises font risette aux cerises, et l'eau pure adresse un gentil bonjour au cidre son ami. Le couvert est à peine

terminé qu'au loin se fait entendre le gai refrain du pays ; il annonce le retour des champs. Pendant que de la façon la plus joyeuse, tous et toutes feront honneur à la collation, je ne saurais affirmer qu'une tenue très correcte sera observée. Que voulez-vous, il faut bien quelquefois oublier la contrainte, et permettre à un aimable laisser-aller d'être parmi les convives.

Bien restaurés, bien reposés, ces petits paysans ont encore avant le coucher du soleil deux bonnes heures pour soigner leurs animaux. On donne du pain aux poulets, du son aux canards. On ouvre la porte aux jeunes brebis, qui tout aises de profiter de leur liberté, font des bonds et des gambades autour de leurs maîtres. Les jeunes chiens mangent la soupe du soir, pendant que les chats, d'une langue avide, lèchent leur plat de lait.

Assises ou étendues sur l'herbe fraîche, lasses de leur journée de labeur, Marie-Antoinette et ses compagnes goûtent le calme et la paix des champs. Ainsi autrefois, la reine de France oubliait à l'Hermitage les soucis de la Cour, et les complots qui déjà naissaient autour d'elle. Bien plus tranquille sera, fort heureusement, la destinée de ces enfants. Mais tout là-bas, voici le tintement de la cloche. Le dîner s'apprête, il faut rentrer. Un peu à regret, on replace toute chose, on remise les animaux, on ferme la porte à son plaisir. Pas pour longtemps, puisque demain les retrouvera pareillement réunis.

C'est là, une joie saine pour le corps et salutaire pour l'esprit. A la campagne, les santés se fortifient, et la sagesse pousse. Minerve, n'abandonnez pas les enfants !

Thérèse de Chantonay.

LA QUINZAINE DANS LES LYCÉES

De la Classe en Étude

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elles.

ELLES, c'est l'étude et c'est la classe. Les voici finies, ou qui vont finir. Autant dire qu'elles n'existent plus, qu'elles n'ont jamais existé. Les vacances ont aboli tout cela.

Quand on cherche à se rappeler cette dernière quinzaine, si lointaine quoique si proche, on voit passer confusément des jours de langueur et de fièvre. Ils se traînent et ils se hâtent. On est nerveux, on est joyeux, on rit et puis on bâille : on attend !

Il y a des moments où l'attente paraît terriblement longue. Il y en a où l'on est étonné du peu qu'on a fait dans l'année ; et l'on se surprend à de vagues remords.

Pourtant, c'est l'époque où le lycée est le plus familial. Une tolérance inusitée s'étend à toute chose. Le maître d'étude ne gronde plus quand on bavarde. Le professeur lit parfois de belles pages et n'interroge pas ; il cause. On obtient permissions sur permissions. On s'aventure dans tous les couloirs, à tous les étages, et l'on ne craint pas d'y rencontrer le censeur : il travaille à son palmarès. C'est sa punition, d'avoir puni.

Ces fins d'année scolaire seraient presque gaies, si l'on demeurait tous ensemble. Mais il est devenu de règle que la dispersion commence avant l'heure, l'on n'attend pas toujours la date régle-

mentaire du 14 pour prendre la clef des champs.

Un matin, c'est un camarade que ses parents viennent prendre, et le soir, c'en est un autre. Fâcheux départs — pour ceux qui restent ! D'abord, ils blessent le principe d'égalité ! Et puis ils vident les cours. On cherche son partenaire de la veille au jeu de billes, et on ne le trouve plus. Alors on tourne en rond, on sifflote, on s'adosse aux troncs des tilleuls ou des maronniers : ce n'est pas très folâtre.

On en est réduit à souhaiter l'heure de la classe. Mais il arrive que le maître s'ennuie aussi de ne plus trouver tous ses élèves. Il songe que c'est peu excitant de jouer son rôle devant des banquettes. On le voit bien à sa figure, quand on s'assoit.

Il y aurait un remède, et on y a songé : c'est de partir tous en chœur, au 14 juillet, puisque notre délicatesse moderne n'a plus la patience d'attendre le 30.

Ce serait simple, facile et radical. Pas un potache ne s'en plaindrait, peut-être pas un professeur. Vous verrez qu'on ne leur demandera pas leur avis.

Quatre ou cinq jours avant le grand départ, le surveillant général va d'une étude à l'autre et annonce :

— Les pensionnaires et demi-pensionnaires de telle ou telle classe iront à la bibliothèque, à telle heure, rendre leurs livres.

On s'y attendait. N'importe : l'avis produit toujours quelque émoi et certaine rumeur de protestation. Rendre des livres qu'on a gardés tout un an et qu'on a traités familièrement, sans le moindre respect, qu'on a annotés, griffonnés, illustrés, n'est-ce pas une tristesse et une injustice ? A douze ans, on ne possède guère son code, bien qu'on se soit mis à apprendre du droit aux potaches, mais on sent très bien, sans formule, que « possession vaut titre ».

Puis il s'agit de tout rallier, et en bon état, ou gare l'amende !

Des bouquins vénérables transmettent encore aux potaches d'aujourd'hui, sur le verso de la couverture, l'image d'un Pierrot au gibet, avec le quatrain qui l'explique :

Hic jacet Pierrot pendu
Quia librum n'a pas rendu.
Si librum reddidisset,
Pierrot pendu non fuisset.

Ces exécutions terribles n'ont lieu qu'en vers. Mais à la Bibliothèque, l'heure venue, voici les propos qui s'échangent :

— Votre livre ne tient plus ; vous paierez la reliure.

— M'sieu, je vous jure qu'il n'était pas solide.

— C'est vous qui avez donné cette pipe à Démosthène, et ces moustaches à Madame de Sévigné ?

— Moi, M'sieu ? Je n'aurais seulement pas su.

— Et votre grammaire, où l'avez-vous mise ?

— M'sieu, quelqu'un l'a chipée.

— On ne dit pas *chipée*. Et qui est-ce, ce quelqu'un ?

— Je ne sais pas, M'sieu.

Je résume : c'est beaucoup plus long. On discute, finalement on compose. Amende il y aura, mais réduite. Et le condamné s'en va presque content ; après tout, ce n'est pas lui qui paie, c'est son papa.

Comment peut-on traiter la distribution des prix de cérémonie assommante ? Tous les lycéens s'y amusent ; mais il est mal porté de le dire.

Outre le plaisir d'entendre proclamer son nom et prénom, de monter sur l'estrade et de « toucher » un lot de livres neufs — plaisir des bons élèves, celui-là — il y a pour tous celui de voir du monde, de belles toilettes et de somptueux uniformes.

Il y a celui de voir les maîtres de chaque jour solennisés par la toge noire, le rabat blanc, l'épitoque amarante ou jaune.

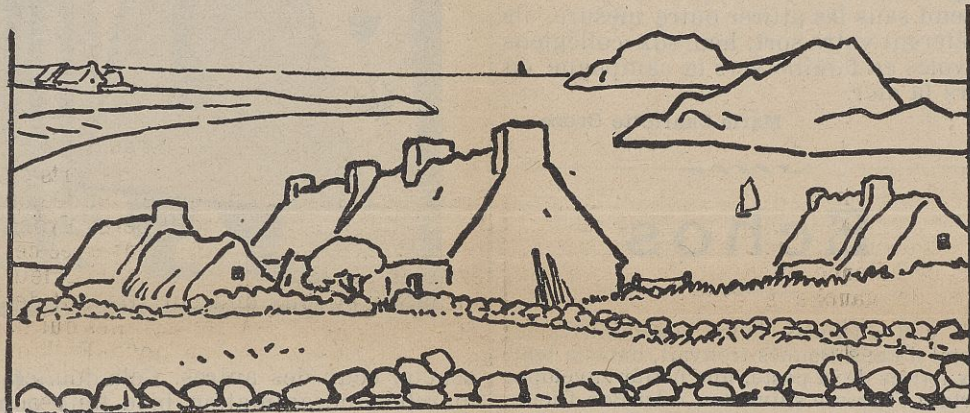
Et n'oublions pas la musique, la fanfare éclatante des cuivres qui ont l'air de jouer la *Marseillaise* ou *Faust*, et qui, en des rythmes divers, ne chantent que le traditionnel, joyeux et macaronique refrain :

Voici les vacances,
Denique tandem !
Et les pénitences
Habebunt finem !

Ce latin manque de chic : mais chacun le comprend.

André Doris.

POUR JOUER AU CERF-VOLANT



Vous prenez un cerf-volant, d'une part, et une jolie nuit de lune, de l'autre. Il ne faut pas que la nuit soit trop éclairée pour qu'il y ait un peu de mystère ; une demi-lune suffira.

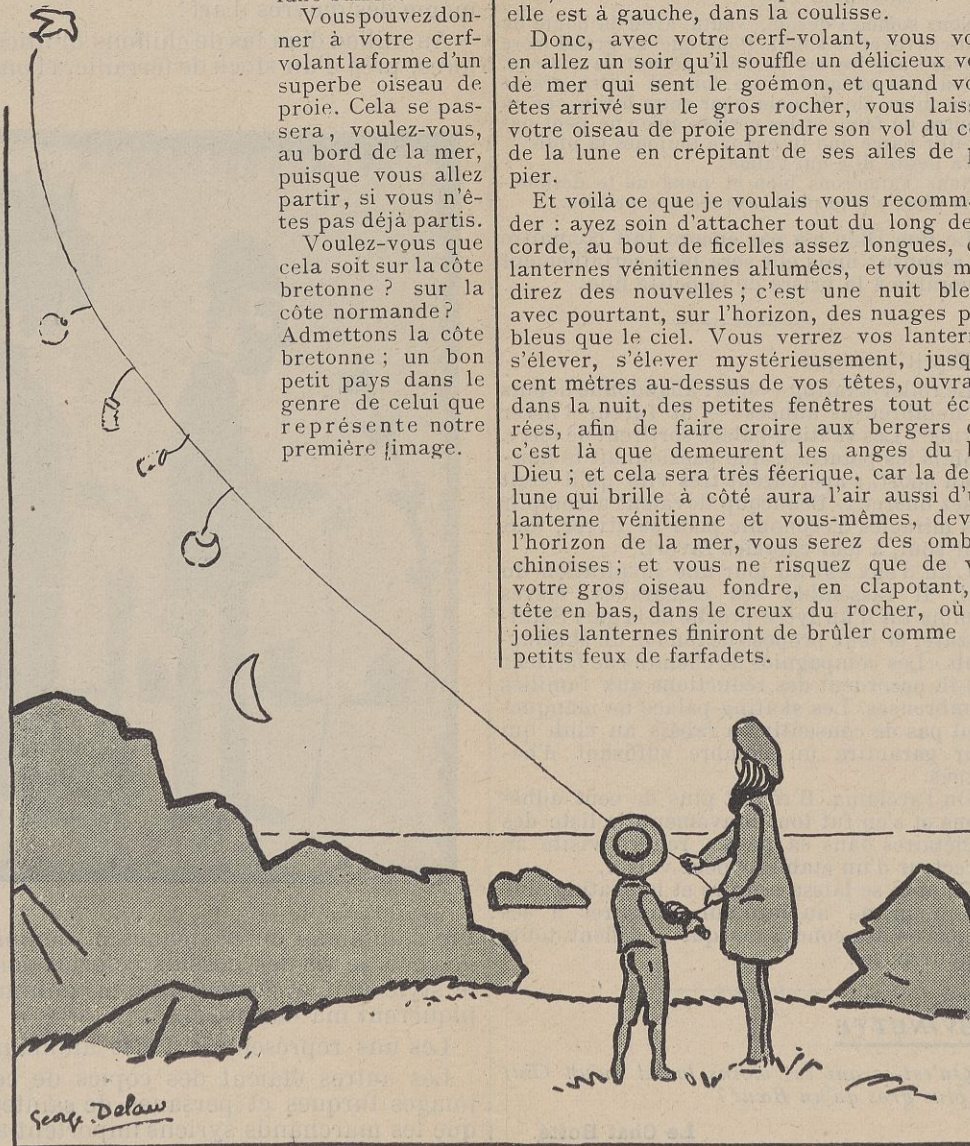
Vous pouvez donner à votre cerf-volant la forme d'un superbe oiseau de proie. Cela se passera, voulez-vous, au bord de la mer, puisque vous allez partir, si vous n'êtes pas déjà partis.

Voulez-vous que cela soit sur la côte bretonne ? sur la côte normande ? Admettons la côte bretonne ; un bon petit pays dans le genre de celui que représente notre première image.

Vous voyez cela d'ici : la maisonnette du pêcheur, entourée avec des grosses pierres, le petit port derrière avec une barque à voile rouge et le vieux rocher qui trempe dans la mer, au fond. On ne voit pas votre villa, mais elle est à gauche, dans la coulisse.

Donc, avec votre cerf-volant, vous vous en allez un soir qu'il souffle un délicieux vent de mer qui sent le goémon, et quand vous êtes arrivé sur le gros rocher, vous laissez votre oiseau de proie prendre son vol du côté de la lune en crépitant de ses ailes de papier.

Et voilà ce que je voulais vous recommander : ayez soin d'attacher tout du long de la corde, au bout de ficelles assez longues, des lanternes vénitienes allumées, et vous m'en direz des nouvelles ; c'est une nuit bleue, avec pourtant, sur l'horizon, des nuages plus bleus que le ciel. Vous verrez vos lanternes s'élever, s'élever mystérieusement, jusqu'à cent mètres au-dessus de vos têtes, ouvrant, dans la nuit, des petites fenêtres tout éclairées, afin de faire croire aux bergers que c'est là que demeurent les anges du bon Dieu ; et cela sera très féérique, car la demi-lune qui brille à côté aura l'air aussi d'une lanterne vénitienne et vous-mêmes, devant l'horizon de la mer, vous serez des ombres chinoises ; et vous ne risquez que de voir votre gros oiseau fondre, en clapotant, la tête en bas, dans le creux du rocher, où les jolies lanternes finiront de brûler comme des petits feux de farfadets.



Georg. Delaux



A LA MER !

— Nous partons demain.
— Nous, samedi soir.
— André et Jeanne sont déjà partis.
— Oui, et ils nous ont écrit.
— A nous aussi.
— Tu es bien sûr qu'André n'exagère pas ?
— Il en est bien capable; mais, moi, je n'ai reçu aucune lettre d'André... ni de Jeanne.
— Alors ?
— J'ai reçu une lettre des Criquette. Ils m'annonçaient qu'ils venaient de faire la connaissance d'une petite fille... Jeanne.
— La nôtre ?
— Oui... et d'un petit garçon charmant...
— André ?
— Bien sûr... Ils sont devenus des camarades et toute la journée, ils pêchent. Vraiment, leurs parents ont bien choisi la plage... Il paraît que Jeanne prend à elle seule une telle quantité de crevettes que la cuisinière se refuse à les faire cuire.
— Parce qu'elles sont trop petites.
— Non, méchant, parce qu'elle n'a pas des marmites assez grandes.
— Dans ces conditions, comment s'y prend-t-elle pour rendre rouges les homards dont André nous raconte la capture.
— André prend des homards ?
— Oui.
— Mais tu ne te rends pas compte; tu n'as, de ta vie, attrapé un homard...
— Je l'avoue.
— Tu t'imagines peut-être qu'il suffit de se mettre au bord de la mer, avec une mouche au bout de son porte-plume, et de crier : petit, petit, petit...
— Oh ! je sais bien qu'il faut avoir des filets.
— Ou des casiers.
— Des casiers qu'on va mettre dans la mer, près des rochers, avec de l'appât dedans et un liège au bout d'une corde, pour qu'on puisse les retrouver.
— Tu ne m'apprends rien.
— Non, mais si André prend des homards, il s'en va en mer sur une barque qui fait floc, floc et qui balance.
— Oh ! c'est chic, la balance !
— C'est chic... ça dépend.
— Ça dépend de quoi ?
— Si tu es malade, c'est pas chic.
— Moi, je ne suis pas malade; je me balance, je me balance le plus haut que je peux et je n'ai pas mal au cœur.

— Ce n'est pas la même chose; sur la mer, il y a des gens très forts en balançoire qui sont bien malades tout de même.
— Tu es sûr.
— Sûr. Sur la mer, d'abord ça balance comme ça, en avant, en arrière, et puis, ça balance encore comme ça, par côtés, de gauche à droite; en avant, c'est le tangage; par côtés, c'est le roulis. On ne résiste pas.
— On a du roulis en même temps que du tangage ?
— Pas toujours. Mais, l'un ou l'autre, brrrr...
— Alors, les grands pêcheurs de homards ?
— Ils sont habitués à la mer, eux, mais André n'est pas encore un grand pêcheur...
— D'abord, il n'a pas de baret.
— Il n'a pas de barbe sous le menton.
— Il n'a pas de sabots.
— Il n'a pas de vareuse.
— Et surtout, il n'a pas de pipe.
— Oui, oui, il faut une toute petite pipe, au coin de la bouche, pour être un vrai pêcheur.
— Il faut surtout avoir du courage.
— Et l'habitude de la mer...
— Et connaître les fonds...
— Et les courants...
— Les vents...
— Les homards...
— Tout cela permet de conclure que notre petit camarade s'est un peu vanté en nous écrivant qu'il avait pris des homards.
— Il s'est vanté, mais il n'a pas menti... La lettre de mes amis Criquette me permet de rétablir la vérité. André se promenait sur la plage avec Jeanne et les petits Criquette lorsqu'ils ont rencontré les pêcheurs qui revenaient de la pêche.
— Vous avez fait une bonne pêche, père Yvon ? a dit André.
— Yvon, c'est le nom du pêcheur ?
— Sans doute. — Oui, j'ai fait une bonne pêche, a répondu le père Yvon. Vous voulez voir ? (Le père Yvon a des enfants : il comprend la curiosité.) Très gentiment, il vide ses paniers et le voilà qui explique à notre André, à notre Jeanne et aux Criquette comment les homards se laissent prendre dans les casiers. Et il leur montre des langoustes, des tourteaux, d'autres crabes. Et puis, les poissons pris au filet : des dorades, des soles, des turbots et même une raie énorme et vilaine à faire peur. Ensuite, il leur indique les endroits où se tiennent les crevettes : un peu de rocher recouvert de goémons sur un fond de sable. Il explique encore les feux du phare, les signaux du sémaphore, etc.

— Ont-ils de la chance, ces bons amis, d'avoir un père Yvon dans le petit village où ils passent leurs vacances !
— Mais, dans tous les petits ports de Bretagne, de Normandie, de Vendée ou de Gascogne, il y a d'autres pères Yvon; il suffit de parler aimablement avec ces terribles pêcheurs pour découvrir leur simplicité et leur douceur. Ils ont des petits garçons et des petites filles qui ne sont pas si heureux que nous. Et dans tous les villages il y a des orphelins, car la mer est une grande tueuse de pères de famille. N'oublions pas cela quand nous irons en vacances.
— Demain !
— Samedi soir !
— A côté du bateau de sauvetage, m'écrit André, il y a une petite caisse avec cette inscription : « Tronc pour les Naufragés... »
— Je sais ce que je ferai des petites pièces qui sont dans ma tirelire... Cette année, je n'achèterai pas de pastilles de menthe pour sucer, pendant le bain, après avoir bu de l'eau de mer...

Flux et Reflux.

Le Témoignage d'une Poupée

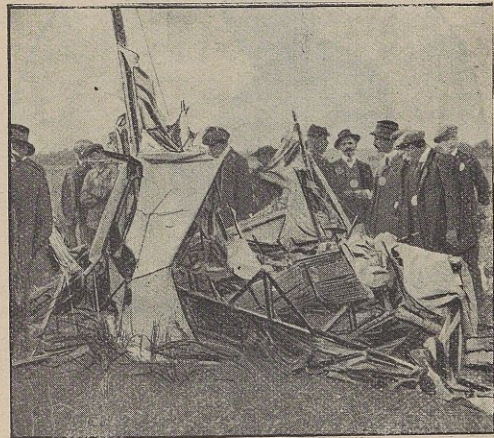
Les fausses déclarations du chemineau, qui se prétendait l'auteur du crime de Corancez, viennent de mettre, une fois encore, en question la culpabilité de Brierre, condamné à mort le 23 décembre 1901 comme ayant assassiné cinq de ses enfants.
Il n'est pas sans intérêt de rappeler à ce propos que la décision du jury lui fut — en partie au moins — dictée par la déposition d'une poupée.
Brierre racontait, en effet, que le crime avait été commis par un voleur qui aurait forcé le tiroir d'une commode dont la clé était disparue.
Cette clé fut retrouvée dans le fond d'une de ces poupées-bergères à jupe bouffante que les confiseurs vendent, remplies de bonbons, au jour de l'an.
Le président des assises fit comparaître la poupée à la barre des témoins. Elle vint, dans une robe très simple de tulle blanc, rendre aux jurés la clé qu'elle avait — bien malgré elle — recélée. Son visage impassible, ne trahissait aucun trouble; un sourire indifférent flottait sur ses lèvres peintes; son œil était sec.
La salle, elle, n'avait pu voir le jouet sans émotion. Mieux que tous les récits, la poupée avait évoqué le cadavre de l'enfant dont elle avait été l'amie, la seule amie peut-être. Et Brierre qui, dans sa défense, observait une attitude arrogante, versa pour la première fois des larmes, larmes de pitié... ou de remords.

Gaston Davenay.

LES SPORTS

L'ARGENT est un puissant stimulant : il n'est pas tout; les résultats du second meeting d'aviation de Reims viennent de prouver utilement, et une fois de plus, qu'avec l'argent il faut le panache.
Je ne sais combien l'avenir nous réserve de meetings d'aviation; quand le vol aérien de l'homme aura cessé d'être une nouveauté, une attraction, et avant même peut-être qu'il ait cessé d'étonner, et tout simplement parce que les entreprises qu'il provoqua furent toutes désastreuses, les meetings deviendront vite de plus en plus rares; et s'ils ne disparaissent pas tous, il n'en restera bientôt plus que quelques-uns, tout comme il en a été pour les réunions vélocipédiques et les courses d'automobiles qui eurent tour à tour le privilège d'intéresser et de passionner les foules qu'elles attiraient.

En attendant, n'ayant pas encore été suffisamment lassés ni découragés, les organisateurs de meetings d'aviation surgissent et surgissent encore nombreux et intrépides,



L'Accident de Wachter.

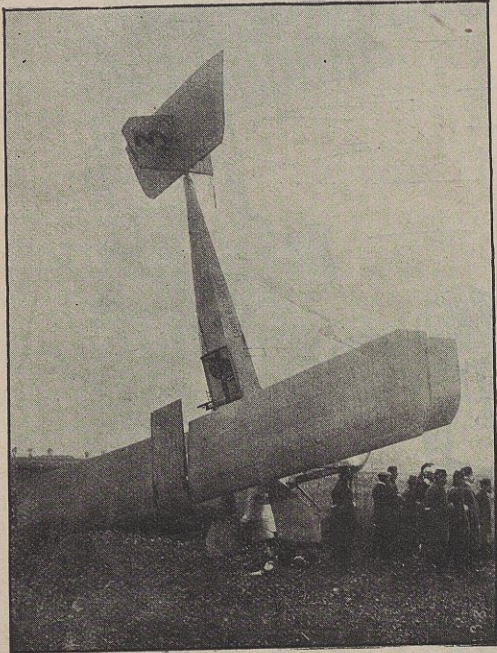
Ce qu'il restait de l'appareil après la chute.

soutenus par l'admirable espérance qu'ils seront préservés de l'infortune des autres.
A cet espoir, 1910 doit un stupéfiant calendrier de réunions aériennes, en France et à l'étranger. Depuis le début de l'année, elles se sont succédées d'une façon presque ininterrompue, allant du Sud au Nord, suivant la marche des saisons, comme les hirondelles, à Bordeaux, à Saint-Sébastien, à Los Angeles, à Héliopolis, à Brescia, à Monte-Carlo, à Lyon, à Budapest, à Juvisy, à Rouen, à Saint-Petersbourg, et, enfin, à Reims et à Bournemouth pour ne parler que des plus importantes, pour ne citer que les meetings cossus, car, entre ces manifestations importantes, il y en eut d'autres, en quantité innombrable, assurées avec le concours de quelques aviateurs, trois ou

quatre engagés pour voler devant des foules ébahies — et souvent déçues.

Entre tous ces meetings, il y a au surplus et encore des distinctions à faire. Aux uns, les aviateurs participèrent uniquement au cachet, engagés à la façon d'un artiste; aux autres, ils prêtèrent leur concours avec le double avantage du cachet fixe assuré par un confortable contrat, et des prix à gagner; à un seul, ils participèrent en n'ayant pour seuls appâts que les prix à décrocher au ciel auquel on les avait suspendus, et la gloire à gagner à cet exploit.

Or, tandis que dans les premiers et les se-



Le "Bréguet" de Bathiat fait cheminée.

Comme il tombait toujours ainsi, on l'avait baptisé le "Biplan Pylône".

conds, les aviateurs se montrèrent chiches de prouesses, peu zélés et économes d'intrépidité, dans le troisième et dernier, celui de Reims, ils se montrèrent étourdissants d'entraînement, de témérité, jaloux d'accomplir des performances dont la nouvelle stupéfierait l'univers.

Et pourtant, à Reims, ils avaient matériellement moins à gagner que partout ailleurs; pour de leur audace avoir quelques profits, il leur fallait gagner; pour celui dont la défaite devait être le lot, il n'y avait pas la consolation du cachet assuré, des indemnités garanties, comme dans les autres meetings; il n'y avait rien, absolument rien. Mieux même, ou pis du moins: pour participer aux épreuves de ce meeting, étonnant vraiment, ils avaient dû, tous, sans aucune exception, acquitter des droits élevés d'engagements, 500, 1.000, 1.500 et 2.500 francs.

Mais voilà; aux exploits accomplis au-dessus des champs de Bétheny s'attache une gloire pure et merveilleuse; d'avoir été le premier meeting, celui qui d'une révélation prodigieuse et émouvante conduit à l'aviation le monde entier jusqu'alors incrédule, le meeting de Champagne a acquis et gardé un prestige incomparable. Il n'est pas qu'un spectacle; il est un geste fécond qui aide aux progrès mécaniques et aux destinées de l'aviation. Pour lui, en vue des épreuves que



Latham sur Monoplan Antoinette. Qualifié pour la coupe Gordon-Bennett.

prévoit son programme, les constructeurs travaillent, inventent, perfectionnent; à leurs conquêtes premières ajoutent de nouvelles conquêtes et, soudain, leurs oiseaux merveilleux, plus robustes et plus rapides, réalisent des prouesses prodigieuses, émerveillent l'univers, entraînent vers les espérances les plus hardies.

Car il en fut en 1910 à Reims comme il en avait été en 1909; tous les records de vitesse, de distance, de durée et de hauteur ont été battus, remplacés par d'autres, si remarquables, qu'il n'y a plus de limites aux espoirs pratiques que l'on doit fonder sur l'aéroplane.

Interviewé aux Etats-Unis, après de magnifiques vols en monoplan, Jacques de Lesseps, qui renouvela l'exploit historique de Blériot, la traversée de la Manche, a déclaré à ceux qui le questionnaient sur l'avenir de l'aviation, que dans un temps très

rapproché, il y aurait au ciel plus d'aéroplanes qu'il n'y avait d'automobiles sur les routes.

Jacques de Lesseps a tout à fait raison. Les progrès accomplis dans l'aviation sont d'une célérité inouïe; cette nouvelle locomotion bénéficie d'ailleurs, des progrès accomplis par l'esprit mécanique et par le goût de la mécanique, développés grâce à la bicyclette et à l'automobile.

Le fantastique voyage de la terre à la lune du prophétique Jules Verne est comme à la veille d'être possible: en tous cas, il n'est déjà plus de l'in vraisemblable.

Voyez, en effet, où l'on en est. Et comme rien ne frappe plus que des dates, datons. En 1906, Santos-Dumont, à Bagatelle, réalise un bond de 7 m. 50 en aéroplane; frisson dans le monde entier qui ignorait, il est vrai, et malheureusement, qu'en 1903 les frères Wright avaient déjà réalisé le vol de l'homme et réussi en 1905 un vol de 38 kilomètres en circuit fermé. En 1908, Henri Farman s'illustre par un vol d'un kilomètre bouclé; la même année, Wilbur Wright, au camp d'Auvours, puis à Pau, renouvelle ses exploits d'Amérique, vole 1 h. 27 à deux, 2 h. 20 tout seul, couvre 120 kilomètres, monte à 100 mètres de haut. En juillet 1909, Louis Blériot traverse la Manche; et à Reims, le premier et le plus splendide des meetings d'aviation, on fit des choses qui parurent merveilleuses et qui l'étaient alors: Henri Farman d'un seul vol parcourt 190 kilomètres; G. Curtiss, dans la coupe Gordon-Bennett, réalise une vitesse de plus de 75 kilomètres à l'heure; en hauteur, Latham monte à 160 mètres, et l'on crie, au prodige. Et avant la fin de la même année, Henri Farman couvre 231 kilomètres et vole sans arrêt plus de quatre heures.

Arrive 1910, et les exploits se multiplient. Au camp de Châlons, Latham monte à 1.000 mètres; à Los Angeles, Paulhan s'élève à 1.269 mètres; les voyages à travers la campagne deviennent fréquents; on vole au-dessus de la mer dans des croisières en face des côtes enchantées de Nice; Paulhan gagne la coupe Londres-Manchester, 300 kilomètres et 250.000 francs en deux étapes; J. de Lesseps refait la traversée de la Manche; l'aviateur anglais Rolls la fait aller et retour, lui, de Douvres à Calais, et nous voici ramenés au meeting de Reims.

Il groupe 75 engagements; mais il se dispute par un temps de guigne; de la pluie, du vent et ouragan; il s'ouvre, sinistrement par la mort de l'audacieux et infortuné Wachter qui se tue dans une chute à pic de 200 mètres de haut. Bien sûr que les records ne tomberont pas, eux.

Et pourtant ils tombent. Blériot, Antoinette, Nieuport, Harriot, Pischoff, sortent des monoplans merveilleux, des oiseaux aux



Labouchère sur Monoplan Antoinette. Qualifié pour la coupe Gordon-Bennett.

ailles rapides et infatigables, qui prirent de leurs défaites précédentes une gigantesque revanche. Prouesses et enthousiasmes; Morane réalise la vitesse fantastique de 107 kilomètres à l'heure, plus vite de 27 kilomètres que le plus rapide des oiseaux, l'hirondelle; Leblanc dans l'éliminatoire française de la coupe Gordon-Bennett parcourt 100 kilomètres en 1 h. 7'; Olieslagers d'un seul vol couvre 392 kilomètres et tient l'air pendant 5 h. 3'; Latham monte à 1.384 mètres après avoir pendant près de vingt minutes disparu dans les nuées noires et grises qui roulent dans le ciel.

En huit jours, huit jours durant lesquels les aviateurs rivalisèrent d'entraînement, d'habileté et d'audace, — entraînement et audace que l'un, Wachter paya de sa vie, les autres, Mme de Laroche, Martinet et Petrowski payèrent de leur sang — on alla plus vite, plus haut, plus loin et plus longtemps qu'on était allé jusqu'ici.

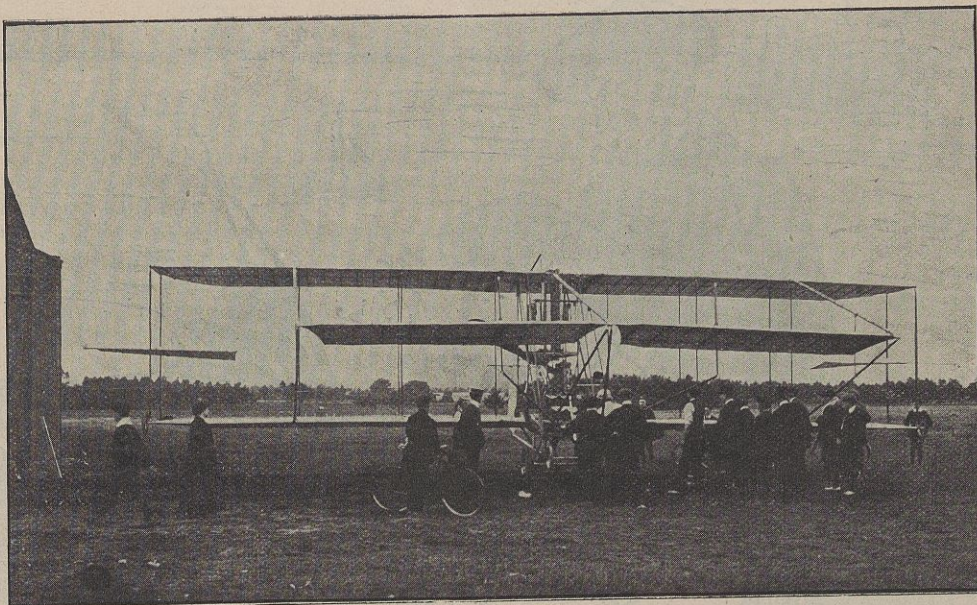
Dix-neuf cent dix n'est pas fini; cinq mois restent à égrener. Ils nous réservent d'autres sujets d'admiration. De nombreux meetings sont encore à disputer et parmi eux le plus grave de tous, celui au cours duquel la France tentera de reprendre à l'Amérique, qui l'a conquise en 1909 au-dessus des champs de Bétheny, la Coupe Gordon-Bennett.

L'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie participeront à l'importante épreuve pour laquelle les frères Wright, afin qu'elle eût lieu, ont accepté de suspendre l'effet des jugements par lesquels ils ont le droit de saisir les aéroplanes étrangers. (Car les frères Wright ont fait établir par les tribunaux américains que la plupart des aéroplanes ont été construits d'après leur appareil breveté, et ils réclament une redevance.)

Nos chances y seront défendues par trois aviateurs étonnants d'audace, de sang-froid et d'adresse, Leblanc, Hubert Latham et Labouchère qui, dans la sensationnelle épreuve

de diversion et détente, il est bien supérieur à d'autres.

Allié à la bicyclette, à la course à pied, et à quelques exercices de force pour cultiver



L'appareil de S. F. Cody, avec lequel il fit une chute terrible en Angleterre.

internationale piloteront trois monoplans, œuvres remarquables de l'Ecole française.

La liste des martyrs de l'air s'allonge, s'allonge. A Bournemouth, l'aviateur anglais, C.-S. Rolls, s'est tué dans une chute d'une violence affreuse. C'est le second anglais qui meurt au service de la conquête aérienne. Le

parallèlement le développement de la droite et de la gauche du corps, le tennis fait partie d'un parfait programme de culture physique.

Frantz-Reichel.

Notre Concours

de Devinettes

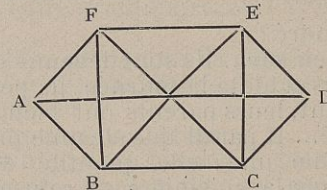
Notre dernière devinette comportait plusieurs solutions. Nous n'en donnerons, faute de place, qu'une seule. Mais nous devons accorder une mention spéciale à M. Georges Harlé, qui nous en a envoyé sept différentes, et à Mlle Fanny Robin, qui en a trouvé trois. Voici les noms des autres devins:

Mlle Marie-Louise Gradis, Irène Halfon, Hélène Boris, Suzanne Crémieux, Jacqueline Linzeler, Suzanne Brunswick, Violette Hackenberger, Marcelle Warrain, Annie Esmérian, Maria Ayulo y Pardo, Jacqueline Ochs, Marguerite Lechat, Denise Mercier, Jeanne Andrée, Jeanne Boullangier, Paloma Montellano, Lili Duverger, Agnès Behr, Denyse Léon, M. Hagi Theodoraky, Madeleine Brisac, Yvonne et Nicole Goldschmidt, Jeanne Mendl.

MM. Pierre Lesage, Charley Lehmann, Raymond Popelin, Pierre Orlovski, B. Porthos, A. Bickart-Sée, Louis Veuillot, Jean Sunhary, Roger Moysse, Maurice Roux-Dessarps (deux solutions), R. Dagan, Louis Martin, Serge Weill-Goudchaux, Blasito de Montenegro, Jules Delanglade, André Pfeiffer, Jacques Buzenet, Gontran Mazéret, Claude Lecomte, Jean Pageyral, Ch. Gardissal, Michel Pottecher, Jacques Raulin, Jean Parfoury (deux solutions), Gilbert Hersent, Pierre de Boissac.

Plusieurs de nos lecteurs et lectrices nous ont envoyé le dessin qu'ils avaient formé d'un seul trait de plume. Mais ils ne nous ont pas indiqué comment ils s'y étaient pris. En conséquence, nous avons annulé leurs envois.

On peut tracer la figure d'un seul trait de plume de la manière suivante:



1° Aller de A à B; 2° de B à C; 3° de C à F; 4° de F à B; 5° de B à E; 6° de E à D; 7° de D à C; 8° de C à E; 9° de E à F; 10° de F à A; 11° de A à D.

Le "Figaro de la Jeunesse"

Notre Théâtre:

UNE BONNE LEÇON

C'est le titre de la comédie inédite que nous publions dans les dernières pages de notre numéro; il s'applique parfaitement aux scènes d'une grâce spirituelle et d'une charmante fraîcheur qu'a imaginées M^{lle} Jeanne Dortzal, et il nous permet, en outre, une petite explication.

Dans la vie parisienne, le théâtre occupe une grande place; si grande que soit cette place, nos amis et nos chères lectrices n'y ont pas toujours la part à laquelle ils ont droit. Nous avons voulu, comme nous l'avions tenté pendant les vacances de Pâques, leur assurer une revanche durant les grandes vacances. En jouant les petites comédies que nous publierons, nos lecteurs seront maîtres absolus de la scène: directeurs, auteurs, machinistes, costumiers et spectateurs!

Et l'auteur lui-même est acquis. Comme une de ces fées dont elle chante si heureusement les aventures merveilleuses, M^{lle} Jeanne Dortzal, gracieuse artiste, s'est révélée une poétesse d'un talent original et délicat. Elle se fit applaudir au théâtre de l'Œuvre. En jouant *Une bonne Leçon*, nos abonnés lui assureront un nouveau succès.



La Baronne de Laroche

de vue; il a le mérite du plein air; il allie la vigueur à l'élégance; il demande de la vitesse dans la perception, la conception et l'exécution de l'attaque; de la spontanéité dans la parade, de l'à-propos et de la précision dans la riposte. Il impose beaucoup d'action, est, par suite, d'un remarquable entraînement. Comme culture physique et comme exercice

UNE BONNE LEÇON

COMÉDIE ENFANTINE

Cet acte peut se jouer dans un jardin ou dans une pièce rustiquement meublée.

Les costumes doivent être figurés par des peaux de bête jetées sur le dos ; maillot, afin de donner toute liberté aux mouvements. Les ailes du grillon se confectionnent aisément avec de la gaze et des fils de laiton ; quant au soleil, il sera aisément représenté par une auréole en papier doré et un long manteau jaune.

PERSONNAGES

UNE BREBIS
UN BÉLIER
1^{er} AGNEAU
2^e AGNEAU

UN GRILLON
UNE CHATTE
UN VIEUX CHIEN
LE SOLEIL

SCÈNE PREMIÈRE

LA MAMAN BREBIS, LE BÉLIER, LES DEUX AGNEAUX.

(Ils dansent une ronde et chantent :)

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés, etc.
Entrez dans la danse,
Faites la révérence,
Sautiez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez !
Tous, l'un après l'autre.

Moi !

Moi !

Moi !

Moi !

2^e AGNEAU

Non, non, petite mère, moi !

(La brebis l'embrasse et le fait sauter.)

1^{er} AGNEAU, d'un ton jaloux à la brebis.

Méchant.

LA BREBIS

Viens.

1^{er} AGNEAU

Je ne jouerai plus avec toi.

(Il tire la queue de la brebis et se sauve.)

1^{er} AGNEAU, en lui mettant son bras autour du cou.
Raconte.2^e AGNEAU, même jeu.

Oui, oui, raconte un peu la belle histoire,

LA BREBIS

Laquelle ?

1^{er} AGNEAUTu sais bien, le loup veut faire croire
A la petite fille... (Il cherche ses mots).2^e AGNEAU

Et puis ?

1^{er} AGNEAU

Et puis... et puis...

LE BÉLIER, courant après eux.

Hou, hou, hou ! je suis le loup, je vous poursuis.
(Les agneaux vont se cacher derrière leur mère).1^{er} AGNEAU

Il était une fois...

LA BREBIS, en se levant.

Si vous êtes bien sages,
Je vous apporterai ce soir de bons fromages.
(Ils sautent et rient).2^e AGNEAU

Ah ! quel bonheur ! Va vite !

1^{er} AGNEAU, très vite et sur le ton d'un enfant
qui récite une leçon.

Il était une fois,

Un prince très joli qui chantait dans les bois.

2^e AGNEAU

Ce n'est pas vrai.

1^{er} AGNEAU, étonné.

Pourquoi, puisque c'est dans ma tête ?

(Il reprend d'une voix lointaine).

Qui chantait dans les bois... dans les bois...

2^e AGNEAU

Qu'il est bête !

LA BREBIS, lui imposant silence.

Chut ! (On entend frapper).

1^{er} AGNEAU, en montrant la porte.

Chut !

LE BÉLIER

On a frappé.

LA BREBIS

Je crois que c'est le vent

(On frappe plus fort).

1^{er} AGNEAU

Va voir, petite mère. (La brebis et le béliet se dirigent vers la porte.)

2^e AGNEAU, à son frère, en le poussant devant lui.

Oui, c'est ça, va devant.

(Ils vont ouvrir en se tenant par la queue).

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VIEUX CHIEN CROTTÉ.

1^{er} AGNEAU, après avoir regardé le chien.
Est vilain !

LA BREBIS

Tais-toi. Donne vite une chaise.

LE CHIEN, galement.

Joli temps, mes petits !

LA BREBIS

Mettez-vous à votre aise,
Et que ce bon soleil vous chauffe le museau.1^{er} AGNEAU, apercevant un moineau dans les pattes
du chien.

Maman, maman, regarde.

2^e AGNEAU

Oh ! le petit oiseau !

1^{er} AGNEAU, au chien.

Qu'il est joli. Fais voir.

LE CHIEN, en caressant le moineau.

Je l'ai trouvé par terre
Là-bas, dans le vieux champ que borde la rivière ;
Le bec dans un sillon, il semblait si petit !
Un chat, fort réputé pour son bel appétit,
Sauta d'un gros buisson et s'apprêtait, sans do te,
A croquer d'un seul coup, sur le bord de la route,
L'oiseau qui, vous pensez, ne lui demandait rien.
« Attends, lui dis-je, attends, misérable vaurien,
Je t'apprendrai comment on traite la vermine » :
Et, me jetant sur lui — qu'il faisait triste mine ! —
Je lui coupai l'oreille et lui dis en deux mots
Tout ce qu'en pareil cas on dit à des marmots
Quand ils se sont conduits d'une façon fort laide ;
Le chat partit, confus, et l'échine si roide,
Que fleurs et papillons riaient en le montrant.
Un scarabée osa même, c'est surprenant,
Se poser sur son nez ! Il faisait le bravache,
Mais le chat l'envoya sauter sur sa moustache.
Jugez de son effroi ! Tout s'arrangea très bien,
Le scarabée ouvrit ses ailes...

1^{er} AGNEAU, l'interrompant.

Monsieur Chien ?

LE CHIEN

Mon enfant ?

LE MOINEAU

Couic ! couic ! couic !

LA BREBIS

Vite quelque miette.

(On lui apporte un peu de mie de pain, elle le fait manger).

Il est gros, tout au plus, comme une mauvette.

1^{er} AGNEAU, au chien.

Et l'oiseau, monsieur Chien ?

LE CHIEN

L'oiseau ? Mais le voici.

LE MOINEAU

Couic ! Couic !

LE CHIEN

C'est sa façon de me dire merci.

(Il se lève et regarde par la fenêtre).

Mes enfants, le soleil brille à travers les hêtres ;
Il me faut repartir. Je reviendrai peut-être
Un autre jour. Surtout, prenez bien garde au loup,
Je l'ai vu qui rôdait...

LA BREBIS, moqueuse.

Il nous aime beaucoup...

Le printemps le retient encor dans la montagne,
Mais l'hiver, quand la neige argente la campagne...

LE CHIEN

Adieu ! dame brebis. (Il lui tend la patte ; même jeu
avec les agneaux et le béliet.)

Au revoir, mes agneaux.

Mon maître, un bon berger, me fait quelques signaux.
(Il ouvre la porte. Fausse sortie.)

Surtout, n'oubliez pas qu'on doit obéissance
A ses parents. L'oiseau commit une imprudence
En essayant trop tôt son vol ; il fut puni.
N'aurait-il pas mieux fait de rester dans son nid
Et d'écouter la voix prudente de sa mère ?
Allons, adieu petits, au revoir ma commère.

(Serrements de pattes et révérences.)

LES DEUX AGNEAUX.

Au revoir, monsieur Chien. (Ils l'accompagnent et font
des grimaces derrière son dos.)

LA BREBIS, cérémonieuse et charmante.

Bien le bonjour chez vous.

LE CHIEN

Je n'y manquerai pas. (Il se retourne une dernière
fois vers les agneaux.)

Adieu, mes petits fous.

(D'un ton sentencieux.)

Surtout n'oubliez pas qu'on doit obéissance...

LE BÉLIER

Il rabâche par trop ! (Il entraîne ses frères et les fait
tourner.)

LE CHIEN, en disparaissant.

Ah ! quelle insouciance !

(Les deux agneaux chantent.)

Il était un' bergère
Et ri et ron, petit patapon
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons
Ron, ron (bis).

LA BREBIS

A chanter, tout le jour, ces vieux airs d'autrefois,
Enfants, vous finirez par vous casser la voix,
Vous feriez mieux d'aller chercher quelques brindilles.

LE BÉLIER, à l'agneau.

Viens donc, nous danserons. Je connais des quadrilles...

LE 1^{er} AGNEAU

Nous ne sommes que trois.

LE BÉLIER

Et les arbres, morveux ?

Les grands arbres, qui font, dans un geste nerveux,
Plier à chaque instant leurs branches vers la terre ?
Viens, nous enlacerons le bois, plein de mystère.
Les gros chênes, là-bas, ont des rameaux si forts
Que nul vent, jusqu'ici, n'a brisé leurs accords ;
J'en connais un surtout, énorme, vénérable,
Beau comme un chevalier, fier comme un connétable.
Viens lui livrer assaut. Armés jusques aux dents
Tous semblables aux chats nous grimperons dedans.
(Les agneaux grimpent sur les genoux de leur frère).
Halte-là, mes agneaux, car l'écorce, ô merveille,
Cache tout un trésor de ruches.

(Les agneaux tirent la langue.)

Nulle abeille !

Vous riez, mes petits ? Avancez donc un peu ;

(Ils se serrent autour du béliet).

Pour m'emparer du miel j'y dus mettre le feu,
Mais, surpris par le vent, la nuée et l'orage
J'oubliai d'emporter mon butin.

LES DEUX AGNEAUX

Quel dommage !

(Ils se regardent d'un air consterné).

LE BÉLIER, en les caressant.

Allons, que vos museaux s'apprennent à lécher
Le large gâteau d'or que nous irons chercher.
Vite, vite, en campagne, et courons vers le chêne ;
Suivez-moi, la forêt me servira d'arène ;
Le soleil nous sourit, le matin nous attend,
Viens, nous respirerons les feuilles dans le vent !
Ce soir nous reviendrons tout poudrés de lumière.
Mon désir, entends-tu, soulèvera la terre ;
Ma foi, si ce n'est pas assez d'un tel fardeau,
J'emporterai le ciel avec moi sur mon dos !
(Ils sortent en chantant : « Malbrough s'en va-t-en
guerre », etc...)

SCÈNE III

LA BREBIS, LA CHATTE

La brebis les regarde s'éloigner, puis redescend
en scène.

LA BREBIS

Où diable est mon panier ? Ils l'ont caché, sans doute ;
Je vais prendre un peu d'herbe et casser une croûte.
(Elle prend quelques feuilles dans un panier
et les mange.)

Ah ! les petits coquins ! Que je voudrais les voir
Courir dans la forêt. Ils vont, sans s'émouvoir
De rien, comme des fous ! Et cependant la vie
Contient tant de regrets et de mélancolie !
Non que mon cher mari ne fut ma foi très bon,
Peut-être un peu jaloux et quelquefois glouton.
Bonne bête, après tout... Il mourut de jeunesse
Après un long repas ; jugez de ma détresse !
Je partis au hasard avec mes trois petits
Ayant pour tout bagage un fameux appétit,
Quelque courage au cœur, Dieu pour parer au reste.

(Faisant un geste vers la forêt où s'amuse
les enfants.)

Le bonheur était là, je n'eus qu'à faire un geste.

LA CHATTE arrive comme une folle et saute
sur la table.

Bonjour, ma toute belle

(La brebis se recule effrayée.)

Eh bien, quel air surpris ?

LA BREBIS

Vous me voyez confuse ainsi qu'une brebis,
Mais aussi vous sautez d'un seul bond, sur la table,
Sans prévenir.

LA CHATTE, imitant la voix de la brebis.

Vraiment ? La chose est lamentable.

(Un silence.)

Comment vous portez-vous, ma chère ?

LA BREBIS, froidement.

Oh ! moi ? fort bien.

(Nouveau silence pendant lequel la chatte s'étire.
La brebis est suffoquée.)

Parfois, j'étouffe un peu de rage.

LA CHATTE, de plus en plus railleuse.

Ce n'est rien.

Le bon soleil ! (Elle se roule à terre.)

G. D.

48307

JEAN E. DOUAY
1919

48307

LA BREBIS, *cherchant une chose désagréable à lui dire.*

Vous avez l'air d'une allumette.

LA CHATTE, *tendant son dos, câlinement.*

Tâtez donc. *(La brebis l'effleure d'un air dégouté.)*

Croyez-vous que ce râble promet ?

LA BREBIS

Vous êtes insipide avec votre beauté.

LA CHATTE

Me préféreriez-vous votre vieux chien crotté ? Voyez-vous, ma jolie, à chacune son rôle ; Ce que je vous dirai vous paraîtra fort drôle, Il importe pourtant, puisque nous nous voyons, Que notre bonne humeur s'échappe en tourbillons.

(Elle s'installe commodément et dit, après un silence.)

On m'appelle Minouche, oui, Minouche, ma chère, Ce nom me fut légué jadis par ma grand'mère, Noble chatte fort belle et de goût compliqué.

(La brebis hausse les épaules.)

De grâce, quittez donc ce petit air piqué ; Lorsque vous connaîtrez ma généalogie, Vous me tendrez la patte avec plus d'énergie. Mon père, était, je crois, de par sa parenté, Petit-fils du Soleil et de l'Antiquité. Or, écoutez ceci : dès ma plus tendre enfance, Je n'eus d'autre souci que de remplir ma panse.

LA BREBIS, *se reculant avec horreur.*

Fi ! le vilain matou ! Vous tairiez-vous enfin ?

LA CHATTE, *sans s'émouvoir.*

L'ineffable bonheur que de calmer sa faim, Puis de frotter son dos mollement sur la terre. Vite, un bon coup de patte, agrippons la lumière !

(Elle fait le geste avec sa patte.)

Avez-vous remarqué, Madame, que les chats Ont le nez tout petit, les gestes délicats, La langue toujours rose et, chose sans pareille, La curiosité dont l'Homme s'émerveille ? Pour moi, je me complais à refaire le tour De tous les menus faits que brode chaque jour. Je sais que ma concierge est bête comme un âne, Mais que de son buffet la bonne odeur émane. « Fais ton ronron », dit-elle, en m'offrant ses genoux. Que demander de plus ? Je cours au rendez-vous, Et là, pelotonnée, ainsi qu'un méchant singe, Je dors sournoisement et déchire son linge. Le soir, autre régal, j'escalade les toits ! Les matous, à ce jeu, Madame, sont adroits ; Si vous saviez le charme inouï qu'ont les choses, Quand on les voit d'en haut. Que de métamorphoses ! On risque mille fois de se rompre le cou, Mais qu'importe, on y vole avec un cœur si fou !

(La brebis bâille d'ennui en l'écoutant.)

Mais vous bâillez, je crois, petite impertinente ? Prenez garde, car j'ai la langue fort méchante.

(Un silence.)

Que font vos chers petits ? Ils maraudent encor ?

(Nouveau silence.)

A propos, j'ai failli croquer un oiseau d'or. Ne vous l'a-t-on pas dit ?

LA BREBIS, *en lui montrant la porte.*

Fuyez, vilaine bête !

LA CHATTE, *cérémonieuse et comique.*

Vous me comblez, ma bonne !

(Elle s'avance d'un air sournois.)

Adieu, faites risette.

LA BREBIS, *indignée.*

Fuyez ! Votre toupet et votre aveuglement Me laissent interdite, et je m'en veux vraiment De vous avoir reçue.

LA CHATTE, *de plus en plus câline.*

Allons, donnez la patte, Réconcilions-nous ; soyez un peu plus chatte.

(La brebis lui tourne le dos.)

Adieu, dame brebis, soignez votre santé, Car l'humeur s'en ressent et surtout la beauté !

(Elle sort en ricanant.)

LA BREBIS, *fondant en larmes.*

Vilaine sotte ! Hélas ! on ne voit par le monde Qu'égoïsme, douleur et tout marche à la ronde.

SCÈNE IV

LA BREBIS, LE SOLEIL, LE BÉLIER, LES DEUX AGNEAUX, LE GRILLON.

LE SOLEIL, *tenant une gerbe de roses dans ses bras.* Console-toi, j'arrive. Allons, sèche tes pleurs ; Je suis le bon soleil qui tombe sur les fleurs ; Pour venir jusqu'ici j'ai sauté la montagne, J'ai franchi l'Océan, l'Amérique et l'Espagne, J'ai galopé si fort, vois-tu, que mes chevaux Ont laissé leur crinière après tous les hameaux. Prends ces gerbes, regarde, as-tu là quelque amphore Pour mettre ce bouquet tout ruisselant d'aurore ?

(Il laisse crouler toutes les roses autour de lui et regarde, étonné.)

Mais où suis-je, grands Dieu ? A qui parlé-je donc ?

LA BREBIS, *toute tremblante, après un silence.*

Mon silence, ô Seigneur, vous paraît un peu long ?

LE SOLEIL, *en riant.*

Mais c'est une brebis.

LA BREBIS

Fort peu de chose, en somme.

LE SOLEIL

Non pas, car tu vaux mieux, vois-tu, que bien des

[hommes.]

(La brebis le regarde avec stupéfaction.)

Tu vis parmi les bois et comprends la douceur Des choses, simplement, mais l'homme est un farceur.

(La brebis veut protester.)

Certains hommes, parbleu...

LA BREBIS

Voulez-vous bien vous taire !

LE SOLEIL, *disparaissant brusquement.*

Adieu, je vais pour toi bouleverser la terre !

(Au moment où il saute par la fenêtre, le bélier et les agneaux entrent en chantant « La Marseillaise », le bélier porte un grillon sur ses épaules. Ils ont tous une branche de chêne.)

« Allons, enfants de la patrie, Le jour de gloire est arrivé », etc.

(Le 1^{er} agneau imite la grosse caisse et fait : ta, ta, ta, tsin, etc.)

LA BREBIS

D'où venez-vous, vauriens ? Pourquoi rentrer si tard ? Allons, ne prenez pas ce petit air cafard ; Racontez-moi plutôt votre belle équipée !

LE BÉLIER, *en faisant sauter le grillon à terre.* Obéissez, petits, faites voir votre épée.

(Ils brandissent leurs branches, le bélier les aligne et les commande :)

Une ! deux ! Une ! deux ! Halte ! Serrez les rangs.

(Les agneaux et le grillon obéissent.)

LA BREBIS

Leurs pattes, on dirait, sont couvertes de sang.

LE BÉLIER, *au 1^{er} agneau.*

Avancez, caporal, saluez jusqu'à terre.

Vous tous, inclinez-vous, vous êtes chez ma mère.

(Ils s'inclinent devant la brebis en saluant de l'épée avec leurs branches.)

LE BÉLIER, *en faisant avancer le grillon.*

Je vous présente, ô reine, un tout petit grillon.

C'est le meilleur soldat de tout mon bataillon :

(Les agneaux protestent, la brebis leur impose le silence.)

Or, le vilain rusé, se faufilant dans l'herbe, Paraissait méditer quelques vers de Malherbe !

LE GRILLON

Je m'ennuyais très fort.

LE BÉLIER, *continuant.*

Nous eûmes donc pitié

De ce mauvais élève, et, d'un bon coup de pié,

Je le mis hors d'état de poursuivre son thème.

LE GRILLON, *en riant.*

Oui, j'ai roulé, ma foi, près d'un vieux chrysanthème Rabougri, déplumé, je n'y voyais plus clair.

LE BÉLIER

Vous eussiez mérité, Monsieur, plus que l'enfer Pour nous avoir ainsi, pendant plus de deux heures, Bernés, transbahutés !

(Il s'essuie le front.)

Morbleu !

LA BREBIS, *grondeuse.*

Hé ! bien ?

(Le grillon éclate en sanglots.)

LE BÉLIER, *tendrement.*

Tu pleures ?

Je riais, grosse bête *(il l'embrasse)*. Allons, venez ici. Offrez vite à Madame une branche.

LE GRILLON

Voici.

(Il offre sa branche, en pleurnichant, à la brebis.)

Je ne ferai jamais... jamais... aucune peine

A vos enfants. Adieu, je retourne à la plaine.

(Fausse sortie.)

LE BÉLIER

Veux-tu rester, maraud !

LE 1^{er} AGNEAU, *en ramenant le grillon.*

Oui, ça porte bonheur.

Tous

Gardons-le ! gardons-le ! *(le grillon se remet à pleurer.)*

LA BREBIS, *le prenant dans ses bras.*

Viens là, contre mon cœur.

Dors bien, mon tout petit.

(Elle le berce.)

Ah ! qu'il tient peu de place.

LE 1^{er} AGNEAU, *jalous.*

Mais il s'endort vraiment, regarde.

LE BÉLIER

Quelle audace !

LE GRILLON, *parlant en rêve.*

Quelle paix ineffable ! *(Il ouvre ses ailes.)*

LE 1^{er} AGNEAU

Il voudrait s'envoler.

2^e AGNEAU

Les cloches du printemps ont l'air de l'appeler.

LE GRILLON, *continuant à rêver.*

Les monts sont recueillis, la forêt est déserte,

Un chant de rossignol, au loin, donne l'alerte.

Un silence infini plane sur les sillons.

La nuit, la douce nuit est pleine de grillons.

(Il se réveille brusquement, regarde autour de lui et paraît très effrayé.)

Pourquoi tout ce soleil ?

(Il se débat entre les bras de la brebis.)

LA BREBIS

Ah ! comme il me regarde !

Pauvre amour !

LE GRILLON

Oh ! j'ai peur.

LA BREBIS

Veux-tu que je te garde ?

LE GRILLON

Non, laissez-moi partir. Je reviendrai bientôt.

(Les enfants, qui depuis un moment se concertent, s'emparent du grillon.)

LE BÉLIER

Nous allons le cacher derrière ce fagot *(ils l'entraînent.)* Vilain grillon, allez là-bas, en pénitence.

LA BREBIS

Mais vous lui faites mal.

Tous, *après l'avoir mis derrière le fagot.*

Reste là.

LE GRILLON, *en aparté.*

Quelle chance !

Je glisserai sans bruit, lorsque viendra le soir, Et m'en irai fort loin sans qu'on puisse me voir.

LA BREBIS

Mon panier ? mon panier ? Qui veut un bon fromage ?

LE 1^{er} AGNEAU

Moi, maman.

LE 2^e AGNEAU, *criant plus fort.*

Moi, maman.

LA BREBIS

Je m'en vais au village.

Au revoir, mes enfants.

(Elle les embrasse.)

Prenez bien garde au loup, Car il fait chaque jour, hélas ! un mauvais coup. Ne recevez personne, entendez-vous ? personne.

LE 1^{er} AGNEAU

Oui, maman.

2^e AGNEAU

Non, maman.

LE GRILLON, *montrant son nez.*

Ah ! ce que je marronne !

LA BREBIS, *impatiente.*

Oui, maman ! non, maman ! Que veut dire ceci ?

Me répondrez-vous mieux ? *(Elle leur tire les oreilles.)*

Tous, *en saluant.*

Nous te disons merci.

LA BREBIS

Il n'importe, à vrai dire. Allez où bon vous semble, Recevez, s'il vous plaît, tous les diables ensemble. Quand vous serez, ma foi, déchirés et croqués, Peut-être perdrez-vous vos airs interloqués.

LE 1^{er} AGNEAU, *lui mettant ses bras autour du cou.* Méchante, qui se fâche et qui part sans caresses. Vite, un bon gros baiser ?

LA BREBIS, *en les embrassant.*

Tiendrez-vous vos promesses ?

Tous

Oui, ma-ma.

LA BREBIS

Adieu donc.

(Au bélier.)

Toi, veille bien sur eux.

LE BÉLIER

Va, je te promets bien qu'ils seront fort heureux De m'écouter.

(Au 2^e agneau.)

Je vais, pour qu'il reste tranquille, Lui donner un devoir à faire sur Virgile. *(La brebis sort ; les deux agneaux font des cabrioles.)*

LE 2^e AGNEAU, *au bélier,*

La bonne blague ! *(Il rit aux éclats.)*

LE BÉLIER, *grondeur.*

Eh ! bien !

LE 2^e AGNEAU

Un devoir ? pourquoi pas

Un pensum ?

(Il se carre dans un fauteuil.)

Je suis le marquis de Carabas.

Qu'on me fiche la paix.

LE GRILLON, *en aparté.*

Ah ! qu'il est malhonnête.

LE BÉLIER, *à l'agneau,*

Allons, allons, debout, ou gare aux pichenettes !

(Le petit se lève en grognant.)

Pour te désennuyer, morveux, va me quérir De l'eau.

(Il prend une cruche et la lui tend.)

Voici la cruche. Eh ! bien, veux-tu courir ?

LE 2^e AGNEAU, *sans se presser.*

J'y vais, bon majordome ! Ah ! si j'avais ton âge !

LE BÉLIER

Que ferais-tu ?

LE 2^e AGNEAU, *en disparaissant.*

Je te battrais comme un fromage.

(Il sort en courant.)

LE 1^{er} AGNEAU *au bélier.*

Dis ? fais-moi rire un peu, veux-tu ? Raconte encor L'histoire de la chatte et du bel oiseau d'or.

LE BÉLIER

Il était une fois...

SCÈNE V

LE BÉLIER, LE 1^{er} AGNEAU, LE CHIEN, *déguisé en loup,* LE 2^e AGNEAU, LE GRILLON.

LE 2^e AGNEAU *entre suivi du chien déguisé en loup.* Le chien-loup est dissimulé sous une cape noire et a pris l'aspect d'une vieille mendiante.

LE 1^{er} AGNEAU

Mon Dieu, l'affreuse vieille !

LE LOUP, *d'une voix cassée.*

Bonjour, mes bons agneaux, j'ai là, dans ma corbeille De quoi vous réjouir

(Il fait signe à l'agneau qui n'ose avancer.)

Avancez, mon petit.

LE 1^{er} AGNEAU

Je n'ose pas.

LE LOUP

Viens donc.

LE BÉLIER, *à l'agneau.*

LE 1^{er} AGNEAU
A-t-elle une couronne?
C'est peut-être une fée,
LE BÉLIER
Allons donc!
LE 1^{er} AGNEAU
Si j'osais
Je lui demanderais le nom de son palais.
LE BÉLIER, *en regardant le loup de travers.*
Je n'ai pas confiance.
LE LOUP, *en montrant son panier aux agneaux.*
Eh! eh! les belles pommes.
(Il en tend une au 2^e agneau.)
Prends-la!
LE BÉLIER, *brusquement.*
N'y touche pas.
LE 2^e AGNEAU
A la fin, tu m'assommes!
LE BÉLIER, *en lui tirant les oreilles.*
Veux-tu bien m'obéir? *(Au loup.)* Passez votre chemin.
LE 1^{er} AGNEAU
Moi, je voudrais savoir ce qu'elle a dans la main.
Elle les cache! Vois!
LE LOUP
Je suis estropiée.
Ayez pitié de moi. *(Il pleure.)*
LE BÉLIER, *à l'agneau.*
Tu l'as mortifiée.
(Il offre un siège à la vieille.)
Asseyez-vous, madame.
LE LOUP, *en se laissant tomber sur une chaise.*
Ouf! Ah! je me sens mieux.
LE 1^{er} AGNEAU, *timidement.*
Peut-on vous demander de nous montrer vos yeux?
LE LOUP, *d'une voix épouvantable.*
Mes yeux? Je n'en ai plus, hélas! je suis aveugle.
(Il ramène son capuchon brusquement.)
LE 1^{er} AGNEAU
Quelle voix!
LE 2^e AGNEAU
J'ai grand-peur!
LE BÉLIER, *en aparté.*
Le fait est qu'elle beugle.
LE LOUP, *reprenant une petite voix.*
J'ai bien faim, mes enfants; voulez-vous préparer
Une assiette? J'ai là de quoi me restaurer.
(Le béliet et le 2^e agneau sortent.)
LE 1^{er} AGNEAU, *qui s'est emparé d'une pomme, s'avance vers le loup.*
Dis? c'est bon, une pomme?
(Il aperçoit un coin du visage de la vieille.)
Ah! que vous êtes laide!
(Le loup se lève avec colère.)
Je dis ce que je pense.
LE LOUP, *furieux.*
Hélas!
LE GRILLON, *en aparté.*
C'est un peu roide.
Il l'insulte, à présent. Je suis mieux élevé.
(Pendant la réplique du grillon, le loup a rejeté son manteau et apparaît en loup à l'agneau, sur lequel il se jette, puis il l'empoigne.)
LE 1^{er} AGNEAU
Maman! maman!
LE BÉLIER ET LE 2^e AGNEAU *accourent, regardent autour d'eux, et demandent au grillon.*
L'agneau?
LE GRILLON, *suffoqué, peut à peine parler.*
Le loup!
LE BÉLIER
Hein?
LE GRILLON
...Enlevé!...
LE 2^e AGNEAU
Quel loup?
LE GRILLON
Le loup!!!
(Il se cache derrière le fagot; le béliet le tire par les pattes et le secoue.)
... La vieille... oui... la vieille,
C'était un loup!
Tous
Mon Dieu! Mon Dieu! *(Ils pleurent.)*
LE BÉLIER
Je vous conseille
De vous taire.
L'AGNEAU ET LE GRILLON
Oui, d'abord, cachons-nous.
LE BÉLIER, *indigné.*
Vils poltrons.
Et vous vouliez, hier, former mes escadrons.
Votre vaillance, alors, est donc dégringolée?
(Il prend un bâton et les menace, puis il hausse les épaules avec dédain.)
Vous n'êtes même pas dignes d'une râclée.
Adieu, je vais, là-bas, lutter pour le ravoir,
Je mourrai, mais avant j'aurai fait mon devoir.
(Il sort.)

SCÈNE VI

LE 2^e AGNEAU, LE GRILLON, LA CHATTE, LA BREBIS.

LE GRILLON

Moi, je retourne à mon fagot, près des épines.
Certes, j'aimerais mieux partir aux Philippines
J'y serais plus en sûreté.

LE 2^e AGNEAU
C'est loin?
LE GRILLON
Très loin.
LE 2^e AGNEAU, *vivement.*
Alors, partons, j'ai peur.
LE GRILLON
Va vite dans ton coin
Et fiche-moi la paix.
(L'agneau pleure.)
Le voilà qui pleurniche.
Tu ferais mieux de composer un acrostiche.
LE 2^e AGNEAU
A-cros-tiche! Dis donc, qu'est-ce que c'est que ça?
LE GRILLON, *après avoir réfléchi une seconde.*
Je n'en sais rien.
LE 2^e AGNEAU
Monsieur fait de l'esprit?
LE GRILLON, *furieux.*
Oui-da.
En attendant, mon cher, déguerpis au plus vite,
Car je tiens à ma peau.
(L'agneau prend un air consterné.)
Ce discours vous irrite?
LE 2^e AGNEAU
Je te trouve égoïste et surnois et méchant.
Moi, qui t'aimais déjà.
LE GRILLON
Mais tu deviens touchant.
Allons, arrive ici.
LE 2^e AGNEAU, *se blottit contre le grillon.*
Sais-tu pourquoi je t'aime?
Fais-moi place d'abord, vilain petit bohème.
(Le grillon lui donne un coup de poing.)
Tiens, je t'aime surtout parce que tu me bats.
LE GRILLON
Drôle d'idée.
LE 2^e AGNEAU
Et puis, il ne me déplaît pas
De t'entendre parler; tu dis tant de bêtises!
LE GRILLON
Te moques-tu de moi?
LE 2^e AGNEAU, *sincère.*
Non pas, ta voix me grise.
N'es-tu pas un poète?
LE GRILLON
Hélas!
LE 2^e AGNEAU
Pourquoi ce mot?
Tu parais interdit.
LE GRILLON, *d'un air important.*
Je ne suis qu'un marmot.
LE 2^e AGNEAU
Dis-moi des vers.
LE GRILLON, *ravi.*
Attends; j'ai dans la tête
Un fort joli quatrain.
(Après avoir réfléchi pendant quelques secondes.)
Pouvoir être poète
Quelle adorable chose!
J'aime mieux être bête
Et renifler les roses.
LE 2^e AGNEAU
Renifler! Quelle horreur! La sale expression.
LE GRILLON
Elle est originale.
LE 2^e AGNEAU
Ah! quelle abjection!
LE GRILLON
Te tairas-tu, vaurien.
(Ils se battent. La Chatte arrive, saute sur une chaise qu'elle renverse; les petits, affolés, disparaissent derrière le fagot s'imaginant que le loup est entré dans la maison. La chatte, après avoir flairé le panier de la vieille, attrape un fromage et se met à manger tranquillement.)
LE 2^e AGNEAU
J'ai peur.
LE GRILLON
Ferme ta bouche!
LA CHATTE, *interloquée.*
Mais où suis-je, mon Dieu?
LE GRILLON
Quelle sainte-nitouche!
LA CHATTE, *après avoir regardé autour d'elle.*
Je suis seule.
(Elle se remet à manger.)
Fort bon! Exquis! Délicieux!
(Elle manque de s'étouffer et retire délicatement un poil de sa gueule.)
Un cheveu blanc! Pouah!
(Le grillon et l'agneau, après avoir suivi le manège de la chatte, lui lancent tout ce qu'ils ont sous la main.)
LE GRILLON, *visant la chatte.*
Un, deux, pan! dans les yeux.
LA CHATTE
Miaou! Miaou!
(L'agneau et le grillon se cachent, la chatte n'apercevant toujours rien continue sa dinette.)
Continuons, ma langue
Me chatouille.
LE 2^e AGNEAU
Elle a fort besoin qu'on la harangue.
Chiper notre fromage!
LE GRILLON
Et sans permission!

L'AGNEAU, *imitant le béliet.*
Voilà ton résultat, ô dépravation!
(Ils avancent doucement vers la chatte et lui mettent le nez dans son fromage.)
LA CHATTE, *furieuse, en montrant ses griffes.*
Miaou! Fut! Fut! Fut!
LE 2^e AGNEAU
Veux-tu rentrer tes griffes,
Sale bête.
LA CHATTE
Plait-il?
L'AGNEAU ET LE GRILLON, *sur le même ton.*
Plait-il?
LA CHATTE, *furieuse.*
Grands escogriffes!
LE 2^e AGNEAU, *en lui montrant le poing.*
Répète?
LA CHATTE, *en courant derrière la table.*
Idiots!
LE GRILLON
Hein? *(Il lui donne un coup.)*
LA CHATTE, *en s'enfuyant.*
Faquins!
LE 2^e AGNEAU
Répète un peu.
(La chatte prend un air très humble et ne répond pas.)
LE GRILLON
Es-tu sourde? ou faut-il te parler en hébreu?
(La chatte ronronne.)
Tu ne veux pas répondre? Ah! petite insolente,
Je m'en vais t'obliger à te montrer galante.
(Ils courent après elle; la chatte miaule, saute sur les meubles et renverse tout ce qu'elle trouve.)
LA CHATTE, *sournoisement.*
Je n'ai rien dit. *(Elle se lèche la moustache.)*
LE 2^e AGNEAU
Voyez; ça prend son air malin.
LA CHATTE
On fait ce que l'on peut.
(Très coquette.)
J'ai l'air assez câlin.
Regardez-moi.
LE GRILLON
Va-t-en.
LA CHATTE, *en aparté.*
Je voudrais le séduire.
Prenons garde, pourtant, car il pourrait m'en cuire.
(Elle va vers eux et s'agenouille.)
J'eus grand tort, je l'avoue, et m'en veux mille fois
De vous avoir volé ce mets digne des rois.
C'est votre faute aussi.
LE 2^e AGNEAU
Bon, c'est nous qu'elle accuse
Maintenant, c'est trop fort.
LA CHATTE, *riant pour les désarmer.*
Ah! ah! que je m'amuse.
LE GRILLON
En vérité, madame?
LA CHATTE, *même jeu.*
Ah! ah! qu'ils sont mignons.
(Elle caresse l'agneau.)
Oh! le joli museau.
LE 2^e AGNEAU, *flatté.*
Vous n'avez rien à dire:
Vos yeux, quand vous parlez, sont remplis de sourire.
LE GRILLON, *jalous.*
Hypocrite! menteur! Non, mais regardez-les.
Ils mériteraient qu'on leur donnât du balai.
LA CHATTE, *au grillon.*
Venez là, mon chéri.
LE GRILLON, *en se reculant.*
Si vous vous croyez belle!
LA CHATTE, *en caressant les ailes du grillon.*
Venez. Ah! quel bonheur de posséder des ailes,
De pouvoir, s'il vous plaît, quand on s'ennuie ici
Aller par là.
(Elle le fait tourner.)
Fort bien, tournez comme ceci.
Parfait! ce justaucorps vous habille à merveille.
Un poète, sans doute?
LE GRILLON, *d'un ton pédant.*
Oui, mon talent s'éveille.
LA CHATTE
Vous entrez dans la vie...
LE GRILLON
Et suis déjà bien las.
Hélas!
LE 2^e AGNEAU
Hélas!
LA CHATTE
Hélas!
(Après un silence.)
Je ne vous gêne pas?
(Les petits, charmés, s'empressent autour d'elle.)
LA CHATTE, *en leur tendant la patte.*
Amis!
L'AGNEAU ET LE GRILLON
Amis!
LA CHATTE
Topons!
(Ils se serrent énergiquement la patte. La brebis entre et les regarde, étonnée. La chatte va à sa rencontre et la salue.)
Bien le bonjour, madame.
Nous faisons la causette et passions à la flamme
Tous nos anciens griefs; je vous en offre autant.

LA BREBIS, *en la mettant à la porte.*
Allons, oust!
LA CHATTE, *en s'en allant.*
J'ai mangé ; c'est le plus important.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PUIS LE BÉLIER ET LE VIEUX CHIEN

LA BREBIS
Où sont donc mes deux fils?
(*A l'agneau.*)
Où sont passés tes frères?

Répondrez-vous?
LE 2^e AGNEAU, *en pleurnichant.*
Ils sont partis pour les galères.
Ils ne reviendront plus.

LA BREBIS
Que me chante-t-il là?

LE GRILLON
Ils sont aux mains de l'empereur Caracalla!

LE 2^e AGNEAU
Le loup les a mangés, mangés en vinaigrette.

LA BREBIS
Diraient-ils vrai, mon Dieu!
(*Le bélier, revêtu de la peau de loup du chien, entre à quatre pattes; les petits se précipitent en criant sous le fagot; la brebis s'évanouit.*)

LE BÉLIER, *prenant un peu de fromage et le faisant respirer à sa mère.*

Respire ma pauvrette.
(*La brebis revient à elle et le regarde effrayée.*)

LE BÉLIER, *tout bas.*
Fais la morte, veux-tu? Je veux les effrayer;
J'ai pris la peau d'un loup pour les mieux houspiller.
Ils méritent bien ça, pour m'avoir, sans vergogne,
Laisse partir tout seul et faire leur besogne.

LA BREBIS
Et l'agneau?

LE BÉLIER
Prends patience et demeure en ce coin.
On le ramènera vite, il n'est pas très loin.
(*Il se remet à quatre pattes et imite la voix du loup.*)
Hou! hou! hou! hou!

LE 2^e AGNEAU
Voilà ma dernière heure!

Maman! Maman!

LE GRILLON
Papa!

LE 2^e AGNEAU
Son vieux museau m'effleure.

LE BÉLIER
Hou! hou! hou!

LE GRILLON
Je défaille.

LE 2^e AGNEAU
Eh! bien, meurs et tais-toi.

LE GRILLON
Je voudrais que le loup te mangeât avant moi.

LE BÉLIER
Charmant. Pour le punir, ayons quelque génie.

(*Il s'élance vers le fagot et le fait sauter.*)
Eh! hop! hors du fagot.

LE GRILLON
Je suis à l'agonie
(*Le bélier flaire les petits en grognant de joie.*)

LE 2^e AGNEAU, *à genoux.*
De grâce, ayez pitié, monsieur.

LE BÉLIER
Je suis le loup,
Et viens pour vous manger tous les deux d'un seul
[coup.]

L'AGNEAU ET LE GRILLON
Miséricorde!

LE GRILLON *à l'agneau.*
Adieu, vieux singe.

LE 2^e AGNEAU, *au grillon.*
Adieu, maboule.

LE GRILLON, *d'une voix désespérée et comique.*
Mon talent va mourir sans étonner la foule.

(*Il se lève.*)
Défendons-nous, morbleu!

LE 2^e AGNEAU, *au bélier.*
Nous avons eu déjà

Nos frères dévorés.

LE BÉLIER
Vous n'étiez donc pas là?

LE GRILLON
Si.

LE 2^e AGNEAU, *en le poussant.*
Mais non.

LE BÉLIER
Autrement, vous eussiez, je l'espère,
Défendu vos amis?

LE GRILLON
J'étais avec mon père.

Lorsque le loup survint.

LE BÉLIER, *en aparté.*
Menteur.

(*S'adressant à l'agneau.*)
Et toi, poltron.

LE 2^e AGNEAU
J'ai défendu mon frère.

LE GRILLON
Il fait le fanfaron.

Il s'est caché, là-bas, sous un tas de racines!

LE BÉLIER
Tu l'as donc vu?

LE GRILLON, *se laissant prendre.*
J'étais dans le fagot d'épines.

LE BÉLIER, *furieux, prenant le grillon par l'oreille.*
Ah! petit polisson, tu mens comme un voleur.

Chez ton père d'abord, ensuite ici? Sans cœur.

(*Prenant également l'agneau par l'oreille.*)
Vil insecte, cafard! C'est toi qui le dénonces?

Sais-tu bien qu'on ne doit jamais donner réponses
Quand il s'agit de nuire?

LE 2^e AGNEAU
Ah! quelle vérité.

Mangez-moi seul, monsieur, car j'ai tout mérité.

(*Le grillon se jette aux genoux du bélier; tous deux pleurent en le suppliant.*)

LE BÉLIER, *les relevant.*
Allons, relevez-vous, enfants, je vous pardonne,

Et vous devez bien montrer la Clémence en personne.

(*Il jette la peau du loup et apparaît en bélier.*)
L'AGNEAU ET LE GRILLON
C'était donc toi!

LE BÉLIER
Pardi! vous l'avez deviné.

LA BREBIS
De grâce, donnez-moi vite mon dernier né?

LE VIEUX CHIEN *entre, tenant le petit agneau.*
Rassurez-vous, Brebis, nous arrivons en poste.
(*L'agneau court dans les bras de sa mère; le chien prend la peau du loup et la met au bout d'un bâton.*)

Vous offrirez la peau du loup en holocauste
A la Vaillance. (*Il se tourne vers le bélier.*)

(*Les petits émerveillés se pressent autour de leur frère, celui-ci les renvoie en riant.*)

LE BÉLIER
Allons, froussards!

LE GRILLON, *avec toupet.*
Parle pour eux.

LE CHIEN
Voyons, n'êtes-vous pas tristes et malheureux
D'avoir ainsi désobéi? Quelle imprudence!

J'ai voulu, (*à la brebis*) pardonnez à mon expérience,
Donner à ces bambins une bonne leçon;

Affublé de ceci
(*Il montre le manteau et la peau de loup.*)

J'ai frappé sans façon
A leur porte, espérant que munis d'une trique

Ils m'auraient fouetté tout comme une bourrique,
Mais que nenni! Monsieur,

(*Il montre l'agneau*)
qui s'en allait aux puits,

Renifla mon panier, y trouva quelques fruits
Et courut devant moi pour m'entr'ouvrir la porte.

LE 2^e AGNEAU
Tu mens!

LA BREBIS
Veux-tu te taire.

LE CHIEN
Alors...

LE 1^{er} AGNEAU, *l'interrompant.*
Le loup m'emporte

Et je crie, oh! je crie!

LE BÉLIER
Et je cours comme un fou

Pour te défendre.

LE GRILLON, *montrant le fagot.*
Et moi, je me mets là-dessous.

LE CHIEN
Il n'y a pas de quoi se vanter.

LE BÉLIER, *continuant son récit.*
Mais qu'entends-je?

Le bon chien qui riait en endormant cet ange.

LE CHIEN, *au bélier.*
C'est égal, ton courage et ton air triomphant

M'ont fait grand bien. Merci.
(*Il lui serre la patte, puis se retourne vers les petits.*)

Saluez cet enfant!
(*Ils font tous la révérence; le bélier les aligne et leur parle à l'oreille.*)

LE BÉLIER
Une! Deux! Une! Deux!

(*Ils marchent, s'arrêtent et crient tous ensemble :*)
Vive l'obéissance!

LE BÉLIER
Maintenant, attaquons le vieux chant de la France.

(*Ils entonnent la « Marseillaise ».*)

RIDEAU

Jeanne Dortzal.

FEUILLETON DU "FIGARO DE LA JEUNESSE"

- 2 -

Le Ballon Fantôme

(1)

II

LES DISTRACTIONS D'UN JEUNE MILLIARDAIRE

(Suite.)

L'orgueil est stupide.

Henry Jackson les reçut tous, un à un; il écouta consciencieusement leur verbiage.

La porte allait se fermer sur le dernier hurluberlu, quand le jeune homme vit s'avancer une sorte de nain à grosse tête, dont les yeux pétillaient particulièrement. Il n'avait pas de rouleau sous le bras comme ses confrères; ses cheveux étaient courts, et, dès les premiers mots, Henry Jackson reconnut qu'il avait enfin affaire à un homme.

« Si je me présente à vous le dernier, dit-il au jeune milliardaire, c'est que je ne me sentais pas digne de prendre le pas sur ces messieurs qui, tous, ont du génie, à ce qu'il m'a semblé. Partisans de la flèche, de l'oiseau, du poisson aérien ou du cerf-volant, il ne leur manque qu'un grain de bon sens et d'esprit pratique. Moi, je n'ai rien inventé. Esprit positif, je suis un modeste constructeur. Mais soyez assuré que je vous construirai tout ce qu'il vous plaira. Les idées courent les rues et les bars. Après le whisky nul ne se sent incapable de révolutionner le monde. Moi, monsieur, je ne bois pas. Ce que je sais, ce que je pense, ce que je veux, je le sais, je le pense, je le veux tout le long de la

journée. J'ai beaucoup travaillé, ce qui vaut toutes les rêveries du monde. La physique, la chimie, la mécanique, n'ont pas de secrets pour moi. Je veux dire que je sais tout ce que les hommes d'aujourd'hui savent. Et je viens me mettre sous vos ordres... Il ne me manque que l'outil pour poursuivre mes études. C'est vous, monsieur, qui vous offrez à le fournir. Je n'en ferai pas mauvais usage. »

Ces propos, pleins de franchise, plurent à Henry Jackson, qui congédia, le portefeuille garni, ses quatre cents inventeurs, et ne garda près de lui que le seul nain Davids, qui devint vite un ami de la bonne sorte, c'est-à-dire un loyal conseiller, un collaborateur dévoué, quelque chose qui s'ajoute à nous-même, à toute heure.

Ils faisaient d'ailleurs le parfait contraste: l'un svelte, élégant, presque beau; l'autre rabougri, difforme, et à qui les enfants auraient volontiers jeté des pierres. Mais ils se ressemblaient par un commun dégoût pour les habitudes répandues dans le monde et un égal désir de se singulariser.

Un destin opposé les avait rapprochés. Davids, objet de répulsion, abandonné, malheureux; Henry, entouré d'une cour nombreuse, attirée par sa prochaine fortune. Et chacun d'eux ne songeait qu'à s'isoler tout à fait, à s'élever au-dessus de ce monde qui leur répugnait également par sa lâcheté et son cynisme.

Mêlés à leurs ouvriers, dans leurs ateliers de Waterbury, ils vivaient une existence de perpétuelle émotion, toujours, pensaient-ils, à la veille d'aboutir à l'aérostaut parfait, qui pourrait s'élever, voler, planer, et, quand il lui plairait, rester immobile dans l'espace.

Ils avaient vite renoncé au « plus lourd

que l'air », qui ne leur avait donné que les résultats classiques depuis vingt ans, et dont chaque « vol » coûtait un moteur. Au « plus lourd que l'air », il faut le calme absolu de l'atmosphère, et, pour choir, un terrain plat. L'aéronaute n'est jamais libre un instant de ses gestes; le plus lourd que l'air ne sera jamais qu'un sport d'exception, un numéro de gala aéronautique. Telle était, du moins, l'opinion de Davids et de Henry Jackson.

Leur principal but n'était pas tant de voler, de faire du chemin rapidement, que de planer, de séjourner de longs jours dans l'atmosphère; il leur fallait un véhicule de tout repos, que le ballon seul, le ballon sphérique peut réaliser. Ils en construisirent de différentes grosseurs et se convainquirent peu à peu que les plus gros étaient les meilleurs voiliers.

Au moment où commence ce récit, ils en achevaient un énorme, dépassant les dimensions même imaginées par les romanciers, au cerveau cependant fertile en invraisemblances. Il cubait cinquante mille mètres cubes et mesurait près de soixante mètres de diamètre.

La nacelle à cinq étages circulaires était comme annelée, articulée et commençait à s'aménager d'une façon pratique et charmante. C'était la maison idéale d'un homme raisonnable et d'un savant: une tour d'ivoire qui serait en aluminium, en corde et en osier.

En bas, il y avait la machinerie. Toute la mécanique moderne et toute la chimie dernier cri semblaient s'y être donné rendez-vous. Le classique baromètre y voisinait avec le télégraphe et le téléphone sans fil. Les réservoirs à alcool, à pétrole et à oxygène avec les machines électriques, les appareils enregistreurs,

les appareils photographiques. Un angle était réservé à la cuisine avec réchauds électriques et placards à conserves de toutes sortes. Deux mécaniciens de choix et un cuisinier de Waterbury House, le fidèle Bernard, ramené de France, allaient vivre sous la direction exclusive de Davids.

Au-dessus de cette salle, un premier pont, propriété du seul capitaine.

Aux trois autres étages, Henry Jackson était chez lui.

C'était d'abord le salon-salle à manger, avec tout le confort des aérostats à la mode: tables, chaises en élégante vanerie, divans, bibliothèques, plantes vertes, jeux divers, etc. Au-dessus, les chambres à coucher, rétractibles à volonté pour la traversée des régions froides, car il fallait compter avec les brusques changements de température. Il n'y aurait qu'à presser un bouton, et la vaste chambre deviendrait de chauds petits boudoirs capitonnés. Davids avait gâté son jeune maître.

Enfin, au cinquième et dernier étage, second pont promenade, sous un toit de toile qui cachait aux yeux l'énorme masse du ballon lui-même, un peu effrayant à voir. Davids était vraiment plein de délicatesse.

L'hydrogène qui allait gonfler ce ballon géant était obtenu par la méthode électrolytique, qui donne le plus de pureté et la plus grande force ascensionnelle. Douze cents grammes par mètre cube. Donc le ballon de Davids aurait eu en lui une force ascensionnelle de soixante mille kilogrammes.

Jacques des Gachons.

(A suivre.)

Le Gérant: QUINTARD.

Imprimerie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

(1) Tous droits réservés.